

CHRONIQUE THÉÂTRALE

THÉÂTRE DU VIEUX-COLOMBIER : « Saül », drame
en cinq actes, de M. André Gide

C'est un témoignage d'admiration fervente que M. Jacques Copeau vient de rendre à M. André Gide en représentant son *Saül* qui date de trente ans. M. Gide est l'inspirateur de la *Nouvelle revue française* et du Vieux-Colombier. A vrai dire, son goût de la solitude intellectuelle le tient à l'écart, mais il anime, sinon par sa présence, du moins par sa pensée, ces groupements fidèles. Apologiste de « l'Influence », n'a-t-il pas écrit : « Parfois l'influence de l'homme est plus importante que son œuvre ; parfois elle s'en détache et ne semble la suivre que de loin » ? L'œuvre de M. Gide est certes de première importance. Elle a exercé, dès le début, sur quelques esprits une action vigoureuse. Depuis peu seulement cette action se développe, s'étend et devient sensible au grand public. L'auteur de la *Porte étroite* est reconnu pour l'un des écrivains les plus remarquables de ce temps. M. Paul Souday l'apparente aux Amiel, aux Marie Baschkirsef, aux Maurice et Eugénie de Guérin. Le théâtre l'a rarement sollicité. Outre *Saül*, il a écrit un *Philoctète* dont Emile Faguet disait : « C'est du Sophocle qui a passé par Platon, par Marc Aurèle et par... » Ces drames, sans doute, n'auraient point suffi à établir sa gloire. Ils portent sur eux-mêmes des reflets ondoyants de son âme originale et attachante.

En 1896, Remy de Gourmont s'écriait : « M. Gide est un des plus lumineux lévites de l'Eglise, avec autour du front et dans les yeux, toutes visibiles, les flammes de l'intelligence et de la grâce. » Aujourd'hui nous jugeons le moraliste de la *Symphonie pastorale* et le poète des *Nourritures terrestres* d'une façon différente et plus complète. Il nous a révélé quelques secrets. Nous le connaissons davantage et nous le comprenons, dans la mesure où il est possible de comprendre un talent aussi mobile et fuyant que le sien. Nature conquérante et raffinée, M. André Gide, avec sa sensibilité féminine et sa curiosité inquiète, apparaît comme un dilettante. Encore faut-il s'entendre. « Le dilettante, prétend l'auteur de *Saül*, comprend tout parce qu'il n'aime rien passionnément. » On doit, pour l'appliquer à lui-même, modifier cette formule et dire : M. Gide com-

prend tout parce qu'il aime tout passionnément. Cette fièvre du cœur, cette acuité de l'intelligence nous montrent un des aspects de sa physionomie, de cette physionomie complexe et fertile en contradictions dont je voudrais essayer de dégager certains éléments. Ce qu'on trouve donc en lui tout d'abord, c'est un désir éperdu de connaître, de comprendre, d'éprouver. Il voudrait mordre à la pulpe de tous les fruits, goûter toutes les formes de la vie. « A chaque auberge, dit-il, me salue une faim, devant chaque source m'attend une soif. Mon cœur naturellement aimant et comme liquide se répand de toutes parts. » Dans une sorte d'ivresse lyrique il communique avec la nature entière, et l'on ne peut s'empêcher de songer à Mme de Noailles lorsqu'il s'écrie : « Non, tout ce que le ciel a d'étoiles, tout ce qu'il y a de perles dans la mer, de plumes blanches au bord des golfes, je ne les ai pas encore toutes comptées, ni tous les murmures des feuilles, ni tous les sourires de l'aurore, ni tous les rires de l'été. » Ainsi épris de changement et de nouveauté, il est l'homme de *l'instant*, de la sensation éphémère et aiguë. Le désir le satisfait plus que la possession même de l'objet désiré. Il poursuit les choses mouvantes et vagabondes, car son émotion meurt sitôt fixée.

Si l'on se transporte maintenant du domaine sensible dans le domaine intellectuel, on trouve comme conséquence de cette curiosité frénétique et éparpillée une aversion très vive de la certitude et des dogmes. M. Gide, dans ses recherches perpétuelles, ne veut pas savoir où il va. Les idées nettes lui semblent fausses par leur netteté même, et il y voit une anticipation de la mort. Il a la terreur des « partis pris ». Il s'écrie avec Ménalque — un des héros de *l'Immoraliste* — : « Je hais tous les gens à principe, ils sont ce qu'il y a de plus détestable en ce monde ! » La nécessité de l'option lui paraît intolérable et toute préférence prend, à ses yeux, figure d'injustice. Il aime les manèges subtils, les flatteries, les jeux. Ainsi, de ce point de vue, peut-on le considérer comme un éclectique, un éclectique dénué de scepticisme, frémissant d'ardeur et pourvu d'une sensibilité extraordinairement sonore qui vibre et retentit au moindre frôlement. Et c'est vrai pour une part, mais voici apparaître un autre Gide qui contredit le précédent. Ce nouveau Gide, c'est celui dont M. Paul Souday a conté ici même qu'on l'avait surnommé le « Barrès protestant ».

Avide de mouvement et de liberté, l'auteur des *Prétextes* est en même temps l'homme de toutes les disciplines. Il fait en matière d'art l'éloge de la contrainte, il prétend que loin de restreindre l'individualité, elle la fait saillir. « L'œuvre d'art, affirme-t-il, ne s'obtient que par la soumission du réalisme à l'idée de beauté préconçue. » Il éprouve le désir de se surmonter sans cesse. Ce qu'il faut chercher, selon lui, c'est une exaltation, non une émancipation de la pensée ; mettre son ambition non à se révolter, mais à servir. Il dénonce, comme sortes entre toutes, « la peur

17

de perdre sa personnalité », qui sévit parmi les jeunes hommes de lettres d'aujourd'hui. Il déplore la disparition des écoles qui groupent, unissent et disciplinent les esprits. Ce goût de la « règle », du travail sérieux, intime, presque austère explique le caractère ésotérique de son œuvre. A ce goût lui-même, on trouve plusieurs causes. D'abord l'hérédité de M. Gide et son éducation protestantes. Fils de toute une lignée de pasteurs et de savants, il a eu une enfance religieuse et fervente; il a été élevé dans l'horreur de tout ce qui est frivole. Ses premières lectures furent la Bible et les *Mille et une nuits*. La sombre éloquence des chroniques hébraïques le passionnait et les aventures de Simbad le marin donnaient essor à ses rêves. Son imagination prenait dès ce moment l'habitude de deux mouvements opposés. Le grave enseignement huguenot laissait en lui des traces profondes et marquait son esprit d'un pli ineffaçable. Mais il est un autre événement qui a agi non moins fortement sur lui, c'est sa rencontre avec Nietzsche. Et nous touchons ici, à mon sens, au fait capital et déterminant de la personnalité de M. Gide.

L'auteur de *Isabelle* considère lui-même que la lecture du philosophe allemand fut une des aventures les plus importantes de sa vie mentale : « Seuls peuvent comprendre Nietzsche, a-t-il dit, les cerveaux préparés à lui depuis longtemps par une sorte de protestantisme ou de jansénisme naif, les cerveaux qui n'ont rien tant en horreur que le scepticisme ou chez qui le scepticisme — nouvelle forme de croyance — garde toute la chaleur d'une foi. » C'est à soi évidemment qu'il pensait en écrivant ces lignes. Son nietzschéisme apparaît non seulement dans *l'Immoraliste*, ouvrage démonstratif, mais partout ailleurs : en matière d'art, lorsqu'il condamne la spontanéité pour exalter l'effort de la réflexion; en matière de morale, lorsqu'il préconise la morale individuelle et fustige la morale commune. Il est nietzschéen encore dans sa manière d'écrire « l'influence », dans son goût de la discipline, dans sa conception de l'école littéraire : « Une école, dit-il, est composée de quelques rares grands esprits directeurs et de toute une série d'autres subordonnés qui forment comme le terrain neutre sur lequel ces quelques grands esprits peuvent s'élever. » Cette phrase aurait pu être signée par celui qui comparait la culture triomphante à « un vainqueur dégoutant de sang et traînant, enchaîné à son char, un troupeau de vaincus et d'esclaves ». Cette action de l'auteur de *Zarathustra* sur M. André Gide se justifie par toutes sortes d'affinités et de liens intimes qu'on découvre entre eux. Les deux hommes reçurent une éducation presque semblable et leurs tempéraments semblent souvent très voisins. Nietzsche descendait d'une famille de protestants polonais. Son père était pasteur. Il fit preuve — et Gide comme lui — d'un sérieux précoce. Sa sensibilité concentrée sur ses idées l'isolait de ses camarades. Il montrait de la répugnance pour toute activité extérieure d'ordre pratique. Son intelligence

n'était pas guidée par la logique mais bien plutôt par l'intuition. Sa nature était toute d'exaltation et de rigorisme. Et c'est ainsi que la doctrine dominatrice et aristocratique qu'il devait formuler plus tard impliquait une grande sévérité de conscience. Nietzsche affirme, on le sait, que le développement d'un petit nombre d'individualités supérieures suppose l'asservissement de la masse, mais il estime aussi que cet asservissement exige chez le surhomme une discipline très dure, une forte éducation de la volonté, une maîtrise de soi absolue. Il veut que la vie soit un constant effort vers une expansion nouvelle. Il considère que la faculté de penser n'est pas quelque chose d'immuable et de fixe, mais une activité qui tend continuellement à conquérir de nouveaux royaumes. Il cherche le principe de l'existence dans le jeu libre de forces qui n'ont aucun but extérieur à leur propre déploiement... Si je rappelle ces quelques principes, c'est qu'ils dominent l'œuvre tout entière de M. Gide; dominant n'est pas le mot, ils s'y cachent plutôt, la nourrissent et la chargent de substance...

Si proche par certains traits du philosophe allemand, M. Gide, d'autre part, lui ressemble bien peu. On ne lui trouve ni la dureté de parole, ni l'orgueil cynique, ni la puissance non plus du disciple de Schopenhauer. Toutes choses en lui sont fondues et complexes. Il a de la grâce d'esprit, une esthétique baudelairienne, un souci raffiné de l'écriture. Subtil, adroit, enclin parfois à l'ironie, il se plaît à la controverse. Il éprouve un élégant dégoût de l'ordinaire et du prévu. Il aime l'art pour l'art. Sur sa pensée, obscure par moments à force d'être intime, s'adapte un style pur, harmonieux, qui évoque le charme délié, la distinction sinieuse d'un Fénelon... Il est ainsi très Français. Mais Français composite, né d'un père languedocien et d'une mère normande. C'est parmi ces produits de croisements, en qui coexistent et se neutralisent des exigences opposées, que se recrutent, selon lui, les arbitres et les artistes. Il nous le ferait croire... On se rappelle le tableau charmant qu'il trace de la France et du génie français : « Il y a des landes plus âpres que celles de Bretagne, des pacages plus verts que ceux de Normandie, des rocs plus chauds que ceux de la campagne d'Arles, des plages plus grandes que nos plages de la Manche, plus azurées que celles de notre Midi. Mais la France a cela *tout à la fois*. Et le génie français n'est, pour cela même, ni tout landes, ni tout cultures, ni tout forêts, ni tout ombre, ni tout lumière, mais s'organise et tient en harmonieux équilibre ces divers éléments proposés. » Ce tableau transposé nous donne sa propre image. Il y a des philosophes plus profonds que M. Gide, des moralistes plus lucides, des poètes plus éloquents, des lettrés plus érudits, des écrivains plus harmonieux, mais lui est cela *tout à la fois*, et son génie n'est, par cela même, ni tout spéculation, ni tout éloquence, ni tout harmonie, ni tout ombre, ni tout lumière, mais s'organise et tient en heureux équilibre ces éléments divers et opposés

A
jeu
eur
con
ter.
très
il f
éco
à d
liquo
déta
la
pro
de
un
lang
rap
mou
cun
ne s
tent
pati
en
le r
O.
suj
livr
nu
Voic
s'en
aya
de
Il s
d'in
que
le t
ont
rom
âme
tous
qu'é
char
— d
sont
rein
déli
sont
dév
ce q
prof
léon
Dav
le g
toire
Sait
amé
d'un
Dalt
nu,
mon
puis
sans
étro
Sait
sa 1

1- Mais nous voici loin de Saül... Cette œuvre de
 jeunesse n'offre en réalité que l'intérêt d'une
 curiosité littéraire: M. Gide affirme qu'il la
 composa dans l'intention de la faire représen-
 ter. On en conclut qu'il n'avait pas de dons
 très remarquables pour le théâtre. Sa tragédie,
 il faut le dire, est parfaitement ennuyeuse à
 écouter. Les beautés qui s'y trouvent et il y en
 a de nombreuses, n'ont aucun caractère drama-
 tique. La lecture les révèle et accuse aussi les
 défauts. Conçue par une intelligence artiste,
 la pièce est pleine d'indications subtiles ou
 profondes, de nuances contrastées et, parfois,
 de hardiesses. Le dialogue est construit avec
 un soin délicat. Les personnages parlent une
 langue tantôt fluide, sensible et colorée, tantôt
 rapide et vigoureuse. L'ensemble manque de
 mouvement, de pathétique et de grandeur. Au-
 cune figure n'est marquée de traits décisifs et
 ne se grave dans la mémoire. Des ombres s'agi-
 tent, conversent, s'attardent et lassent notre
 patience. On dirait d'un jeu d'esprit, d'un conte
 en marge de l'Écriture, mais d'un conte sur
 le mode sérieux et sans les grâces de l'ironie.

On éprouve quelque difficulté à exposer le
 sujet. M. Gide s'est inspiré d'un passage du
 livre de Samuel qui contient certaines insi-
 nuations... Je ne saurais en discuter la valeur...
 Voici ce que l'auteur nous montre : l'action
 s'engage au moment où le premier roi d'Israël,
 ayant franchi l'apogée de sa gloire, commence
 de décliner. Dieu ne répond plus à son appel.
 Il se voit contraint, pour connaître l'avenir,
 d'interroger les astres. Il vient d'y découvrir
 que son fils Jonathan ne lui succédera pas sur
 le trône. Les signes célestes, toutefois, ne lui
 ont pas révélé le nom de l'élu auquel la cou-
 ronne écherra. Un grand trouble envahit son
 âme. Le présage l'effraye. Il fait mettre à mort
 tous les sorciers qui lisent dans le ciel. Il croit
 qu'étant seul à savoir l'avenir, il pourra le
 changer. Les démons, serviteurs des sorciers
 — démons symboliques qui incarnent les mau-
 vais instincts de Saül — privés de maîtres,
 sont venus se réfugier au palais. Cependant la
 reine et le grand-prêtre, pressant que le roi
 détiend un secret, cherchent à s'informer. Ils
 songent à placer auprès de Saül un échanson
 dévoué à leurs intérêts et qui leur rapporterait
 ce qu'il pourrait surprendre. Le barbier Jonas
 propose pour cet emploi un jeune berger beth-
 léémite, du nom de David. Sur ces entrefaites,
 David a relevé le défi de Goliath et terrassé
 le géant philistin. La rumeur de cette vic-
 toire parvient jusqu'au roi. D'humeur irritable,
 Saül en prend ombrage. Il ordonne qu'on
 amène le héros. David est introduit... Il s'avance
 d'un pas ferme. On le regarde, on l'admire. M.
 Daltour lui prête une allure séduisante. A demi
 nu, une peau de chèvre agrafée à l'épaule, il
 montre avec orgueil ses muscles souples et
 puissants. Sa mine est altière, son regard fier
 sans hardiesse; un casque de boucles enserre
 étroitement sa tête... La beauté de David frappe
 Saül, désarme sa colère. Il décide d'attacher à
 sa personne ce jeune berger triomphant. Et

maintenant l'action va se dédoubler. Deux dra-
 mes se superposent.

Le premier est extérieur et historique, si je puis dire. Il nous fait assister à la
 déchéance progressive du roi d'Israël. Rongé
 de mille soucis, inquiet de sa succession,
 au-dessous de sa grandeur et se raccrochant
 désespérément au pouvoir, Saül sombre dans
 la sénilité et la demi-folie. Non seulement il
 n'inspire plus confiance à son peuple, mais on
 le respecte à peine. Il soulève sur son passage
 des quolibets. Son autorité se lézarde et me-
 nace ruine. Il reste assez lucide pour s'en ren-
 dre compte. Il a par instants des sursauts de
 colère, il se débat le plus souvent dans les
 affres de l'inquiétude et du désespoir. Fantôme
 sinistre, il erre en gémissant dans les
 salles du palais. Sa frayeur, ses angoisses aug-
 mentent de jour en jour... Parmi beaucoup
 d'épisodes languissants, il y a une scène belle
 et d'allure shakespearienne. Elle se déroule
 dans une grotte, chez la sorcière d'Endor. Saül
 éperdu de crainte vient la consulter. Il lui de-
 mande d'évoquer Samuel. La devinresse obéit.
 L'ombre du prophète surgit des lieux souter-
 rains. Une voix se fait entendre. Elle prononce
 les mots de reproche qui frappent et blessent
 l'âme profonde. Saül reconnaît en elle l'écho de
 sa propre conscience. Il fuit épouvanté...

Le second drame met aux prises Saül, David
 et Jonathan. L'affection du roi pour David
 grandit jusqu'aux limites de la passion. Mais
 David, d'autre part, s'est lié d'une amitié très
 vive avec Jonathan. Saül en éprouve une sorte
 de jalousie. Sa vieillesse lui pèse. Il voudrait
 retrouver sa prestance d'autan. Il se fait cou-
 per la barbe dans l'espoir de se rajeunir. Son
 esprit s'égare tout à fait. Ses mauvais ins-
 tincts, sous l'espèce visible des démons, forment
 autour de lui un cercle de plus en plus
 étroit, l'étouffent bientôt et le submergent en-
 fin. C'est l'instant du dénouement. David, qui
 s'est enrôlé dans les rangs des Philistins, vient
 de mettre en déroute les troupes israéliques. Il
 s'avance vers la tente de Saül, il n'y trouve
 qu'un cadavre. Il apprend que Jonathan a péri
 dans le combat. Des acclamations le saluent.
 On lui tend la couronne.

M. Jacques Copeau a réalisé avec ses moyens
 habituels une mise en scène très suggestive.
 Pour figurer le palais de Saül, il a tendu les
 murs gris de toiles pourpres qui jettent sur les
 personnages des reflets sanglants. L'effet est
 saisissant... M. Copeau est un grand artiste.
 On se doit de ne point lui ménager la vérité.
 Le rôle de Saül n'était point fait pour lui. Il
 étriquait le personnage, il le ramène à des di-
 mensions trop familières. Ne lui tenons pas
 compte de cette création malheureuse. J'ai dit
 le charme de M. Daltour... La troupe ordinaire
 du Vieux-Colombier se dépense avec zèle au-
 tour des deux principaux interprètes.

Par intérim :
 PIERRE BRISSON.